

veux de duvet d'aigle , et se vêtissant de leurs plus beaux habits. Il était difficile de s'empêcher de rire en regardant la parure de ces introducteurs. Plusieurs n'avaient qu'une veste de toile , d'autres étaient nus , sauf une culotte déchirée , ou un vieux chapeau ; ils étaient aussi vains de ces haillons que les élégans de l'Europe le sont de l'habit le plus galant. Les membres de l'ambassade , après avoir chanté , dansèrent dans leurs canots ; le toyon cabriolait et sautait de la manière la plus comique , en s'éventant avec de grandes plumes. Le chant qui accompagnait leurs contorsions était horrible. Cette farce finie , les introducteurs en commencèrent une autre du même genre sur la plage ; quoiqu'elle ne durât qu'un quart-d'heure , dit M. Lisiansky , elle mit notre patience à bout. Les Siteans au contraire , restaient dans leurs canots à l'admirer : enfin l'ambassadeur fut enlevé de son bateau , placé sur un tapis précieux et transporté au lieu qui lui était destiné ainsi qu'aux autres , qui furent amenés de même , mais sur un véhicule moins somptueux. Ils furent tous régalez , et comme il était tard , on remit l'audience au lendemain.

« Avant d'y aller , l'ambassadeur et sa suite , s'embarqua dans un canot de M. Baranov et me rendit visite à mon bord. En quittant le rivage , ils dansèrent et chantèrent. Celui qui était placé

à l'avant du bateau arrachait les plumes d'une peau d'oiseau et les soufflait en l'air. Quand ils furent près du bâtiment , ils dansèrent , et respirèrent encore sur le pont leur exercice favori qui dura au moins une demi-heure. J'invitai l'ambassadeur et sa femme ainsi qu'un toyon de Cadiak qui était de la partie , à venir dans ma chambre ; les autres furent régalez sur le pont. Ayant versé à mes hôtes du thé et de l'eau-de-vie , je fis amener les trois otages ; l'un était fils de l'ambassadeur. Le vieillard le voyant plus grand et plus fort que lorsqu'il était parti , m'exprima sa reconnaissance de ce que je l'avais traité si amicalement ; il ne donna d'ailleurs aucune marque de tendresse à son fils dans cette entrevue , ce qui me fit concevoir une idée peu favorable de l'affection paternelle ou filiale parmi ces peuples. Ayant parlé de la destruction du vieux fort par ses compatriotes , l'ambassadeur m'assura qu'il n'y avait pris aucune part , et qu'il avait au contraire essayé de les détourner de cet attentat. Lorsqu'il vit que ses efforts étaient inutiles , il se retira à Tchilcat , village du canal de Lynn , afin de ne pas être témoin d'une action si criminelle. J'ajoutai foi à ce qu'il me disait , parce que je savais qu'il avait toujours été bien disposé pour les Russes.

« Après avoir resté deux heures avec moi , ils dansèrent , puis retournèrent à terre. Ces sauva-

ges aiment tant à danser, que je n'en ai jamais vu trois ensemble sans que leurs pieds fussent en mouvement. Avant que l'ambassadeur s'en allât, je lui permis de mettre le feu à un canon de deux, ce qu'il fit avec une fermeté qui me surprit, car il ne manifesta pas la moindre surprise soit au bruit, soit au recul de la pièce.

« L'après-midi j'allai à terre, et je fus présent à l'entrevue de M. Baranov avec les Sitcans; il fit présent à l'ambassadeur d'un beau manteau rouge bordé d'hermine, et à chacun de ses compagnons d'un manteau bleu commun; il leur distribua ensuite des médailles d'étain, comme des symboles de paix et d'amitié avec leur pays. Afin de donner une plus grande importance à cette pacification, un festin avait été préparé dans la maison de M. Baranov; toute l'ambassade y fut invitée; ils firent si bien honneur à la fête, que le soir ils furent rapportés complètement ivres dans leur chambre.

« Dans cette occasion solennelle, les Sitcans n'avaient pour tout vêtement qu'un coupon de drap d'Europe jeté sur l'épaule; tous avaient le visage barbouillé de différentes couleurs, et les cheveux saupoudrés d'abord de suie ensuite de duvet; cette manière de parer sa tête passe ici pour la plus magnifique; on ne l'observe que dans des circonstances particulières. La femme

de l'ambassadeur avait la figure peinte en noir, et les cheveux uniquement couverts de suie. Sa lèvre inférieure fendue portait le disque en bois, long de deux pouces et demi et épais d'un pouce, déjà décrit par d'autres voyageurs. Elle était obligée de boire avec la plus grande précaution pour ne pas gâter cette partie de ses charmes. Son enfant qu'elle portait dans un panier, et qui n'était pas âgé de plus de trois mois, avait déjà la cloison du nez et la lèvre inférieure percées, et chargées de grains de verroterie.

« Le 19 l'ambassade des Siteans partit en chantant de même qu'à son arrivée. M. Baranov remit au vieillard, comme une dernière marque d'amitié, une plaque de cuivre avec les armes de Russie, fixée au bout d'une longue perche et ornée de plumes d'aigle et de rubans. Le Sitcan eut l'air charmé de ce présent; il eut aussi la permission d'emmener son fils auparavant laissé en otage, et promit d'en envoyer un autre plus jeune.

« J'avais toujours eu le désir de gravir au sommet du mont Edgecumbe; faute de guide je n'avais pu le satisfaire, la route qui y mène passant presque toujours au milieu de bois impénétrables. Ayant trouvé deux Aléoutes qui la connaissaient bien, je pris avec moi le lieutenant Povalichkin et je m'embarquai le 21 à sept heures du matin. J'atterris à midi à l'île du Cap, où l'on

dressa les tentes , et l'on y passa la nuit auprès d'un grand feu. Ayant examiné les environs avec mon lieutenant , nous avons observé que toute la côte était formée par la lave ; une falaise haute de trente pieds , et longue de plus d'un huitième de mille , offrait la même matière volcanique mêlée à l'argile ; des pins en couronnaient le sommet.

« Malgré un brouillard très-épais nous nous sommes mis en marche le lendemain matin , espérant qu'il se dissiperait à mesure que le jour augmenterait , et comptant sur ce que me disaient les guides que nous pourrions revenir le soir à nos tentes , on n'emporta qu'un peu de pain. Le chemin très-mauvais , le devenait davantage en avançant. Les obstacles que nous opposaient des fossés , des arbres immenses tombés à terre , et des buissons épineux à travers lesquels il fallait se frayer un passage , nous fatiguèrent tellement , que nous fûmes obligés de nous reposer au bout de deux heures. On reconnut alors combien on avait eu tort de se pourvoir d'une si petite quantité de vivres ; pour comble de malheur , le brouillard au lieu de diminuer , s'épaississait , nos guides s'égarèrent. Ces difficultés ne me firent pas départir de ma résolution , et pendant que nous nous reposions , j'envoyai un des Aléoutes chercher des provisions et des vêtemens

chauds. Vers midi l'épuisement nous empêcha de faire un pas de plus ; on se résigna donc à s'arrêter pendant la nuit sur une petite éminence près d'un ruisseau limpide. L'horizon qui , s'éclaircit alors , nous fit apercevoir qu'il nous faudrait beaucoup de temps pour achever notre entreprise. Malgré notre fatigue , nous nous mîmes à l'ouvrage , et vers le coucher du soleil nous eûmes construit deux cabanes en branchages. La nuit fut très-froide , le thermomètre descendit à 40° ($30^{\circ} 55'$) , j'essayai en vain de dormir. Mes compagnons n'étaient pas plus à leur aise ; ils s'étaient couverts d'écorce d'arbres pour se préserver de l'humidité glaciale du brouillard , et de l'ardeur du feu contre lequel ils s'étaient étendus.

« A la pointe du jour , le brouillard continuant encore , je tirai un coup de fusil ; à ma joie extrême , j'entendis en réponse le cri de l'Aléoute et de quelques-uns de mes matelots qui l'accompagnaient avec des vivres. Bientôt le temps éprouva un changement favorable ; on fit un bon repas et l'on partit. La route , quoique raide , était moins désagréable que la précédente. A midi nous sortîmes des bois , et après nous être reposés un peu , nous gravîmes vers le sommet de la montagne par un sentier qui suivait une ravine remplie de neige ; dans quelques endroits il était étroit et parsemé de fragmens de matières volcaniques ;

néanmoins la montée aisée nous permit d'arriver à notre but entre une et deux heures.

« Le premier objet qui frappa notre vue au sommet de la montagne fut une grande cavité à peu près de deux milles de circonférence et de deux cents pieds de profondeur, dont la surface était couverte de neige. Mes guides m'avaient dit qu'elle était pleine d'eau, je la trouvai parfaitement sèche. Sans doute à l'époque où ils l'avaient visitée, les fortes pluies d'automne l'avaient remplie, et lui avaient donné l'aspect d'un lac. Je suis persuadé d'ailleurs qu'au fond de ce bassin il y a des trous par lesquels l'eau s'écoule et forme les ruisseaux et les rigoles qui nous avaient tant incommodés dans notre montée. Après avoir fait le tour du sommet, j'écrivis nos noms sur un morceau de papier que j'enfermai dans une bouteille; elle fut enterrée sous un tas de pierres comme un témoignage de notre venue en ces lieux.

« De cette hauteur, nous apercevions à nos pieds une quantité innombrable d'îles et de détroits, jusqu'à l'entrée du Cross-Sund, et le continent qui se prolonge plus au nord; les montagnes de l'autre côté de la baie de Sitca, semblaient reposer sur les nuages immobiles suspendus à leur base. Pour ajouter à la beauté de la perspective, le soleil, après une ondée de quelques minutes, brilla de tout son éclat.

« Après avoir passé trois heures délicieuses sur ce sommet à contempler avec ravissement les œuvres du Créateur, nous avons retourné à nos cabanes où nous avons passé une meilleure nuit que la précédente, parce que le temps était plus chaud et que nous étions mieux pourvus de vivres.

« La hauteur perpendiculaire du mont Edgumbe au-dessus de la mer, est suivant mon estime de 8,000 pieds. Le flanc du côté de la mer, quoique escarpé, était couvert de neige; celui qui fait face à la baie est en pente douce, d'un accès facile, et couvert de bois jusqu'à un mille et demi du sommet, qui est pierreux avec quelques espaces verdoyans. L'apparence de cette montagne volcanique donne sujet de conjecturer qu'elle a été beaucoup plus haute, et que les éruptions ayant cessé, les parties les plus élevées se sont écroulées par le laps de temps, en remplissant le gouffre qui avait vomi les matériaux dont le dehors du mont était formé. Le volcan est probablement éteint depuis un grand nombre de siècles, car beaucoup de laves se réduisent en terre. La plus dure est de couleur brune.

« Le 25 je fus de retour à bord de la *Neva*. J'arrivai à temps pour voir une troupe d'Aléoutes s'embarquer dans trois cents bidarkas, et aller à la chasse des loutres de mer; ils étaient vêtus de leurs plus beaux habits et avaient le visage telle-

ment barbouillé de peinture, qu'ils ressembloient plutôt à des monstres qu'à des hommes.

« A peu près à neuf cents pieds de la côte occidentale de la baie de Sitca, et à douze milles du fort d'Arkhangel, une source d'eau chaude sort du flanc d'une montagne et tombe dans un grand bassin que l'on a creusé exprès. La chaleur de l'eau à l'endroit où elle jaillit du rocher, est de 150° (55° 20), et dans le bassin de 100° (30° 20). Elle est sulfureuse avec un mélange de sel et de magnésie. Les Sitcans s'y baignent lorsqu'ils sont affligés du scorbut et d'ulcères. J'en fis faire usage à mes matelots malades, et ils éprouvèrent un grand soulagement de ces bains.

« Quoique la partie de la côte où est située le Nouvel-Arkhangel ait été découverte depuis l'époque du voyage de Tchirikov en 1741, ce n'est que par le voyage de Vancouver que l'on a su qu'elle faisait partie d'un groupe d'îles; je lui ai attribué le nom de Sitca, d'après celui de *Sitca-Hans* (hommes de Sitca), que les naturels se donnent à eux-mêmes. La reconnaissance que j'en ai faite m'apprit qu'il y en a quatre principales: Jacobi, Crooze, Baranov et Tchitchagov.

« Le comptoir actuel est placé sur la baie que les Anglais ont nommée *Norfolk's-Sound*. Les îles Sitca sont bien boisées; le pin, le mélèze, le cèdre blanc, y sont les plus communs; il y a aussi des

sapins et des peupliers, mais en moins grande quantité. Le pommier ressemble à celui d'Europe, son fruit qui n'est pas beaucoup plus gros qu'un bigarreau, a le goût d'une pomme sûre. Toutes sortes de petits fruits sont abondans, entre autres les fraises, les groseilles noires, les framboises et les bluets.

En été les rivières sont remplies de poissons excellens. Chaque printemps les harengs fourmillent dans la baie; on y prend aussi d'excellentes morues et de très-grandes plies. Les animaux terrestres sont peu nombreux; ceux au contraire qui vivent également sur terre et dans l'eau, sont très-communs, entre autres les loutres de mer et de rivières, et plusieurs espèces de phoques. On n'y voit point autant d'oiseaux qu'à Cadiak, ils sont à peu près les mêmes, excepté une pie bleue avec une touffe de plumes sur la tête.

Le climat de ces îles permettrait, suivant mon opinion, d'y cultiver l'orge et l'avoine, et toutes sortes de fruits et de végétaux d'Europe. L'été est chaud, il finit avec le mois d'août; l'automne ne diffère de l'hiver que parce qu'il tombe moins fréquemment de la neige. La population se compose de huit cents individus mâles; les femmes sont vraisemblablement plus nombreuses. Les Sitcans sont de taille moyenne, ils ont un air de jeunesse, et sont actifs et adroits: ils ont les che-

veux lisses, forts, et d'un noir de jais, le visage rond, les lèvres grosses, le teint foncé ou cuivré. Les hommes ont pour vêtement des coupons de drap ou des morceaux de peau de daim; quelques-uns portent une espèce de pantalon court, et une blouse étroite. Leur habit de guerre est une peau de daim doublée et renforcée autour du cou, ou bien un surtout de drap, muni à la poitrine de plaques de fer pour la garantir des balles. Autrefois ils avaient une espèce de cuirasse faite de morceaux de bois artistement entrelassés les uns dans les autres, et retenus par des fibres d'animaux. Les casques de drap leur sont fournies par les marchands américains, en échange de peaux de loutres. En hiver ils s'habillent quelquefois de peaux; cependant le drap est plus en usage. Quelquefois les riches s'enveloppent d'une couverture blanche, fabriquée dans le pays avec la laine des moutons qui est aussi fine que celle des mérinos. On y brode des figures carrées et on les borde de glands noirs et jaunes. Il y en a de si artistement brochées d'un côté avec la fourrure de la loutre de mer, qu'on les en croirait doublées; elles sont très-belles.

Malgré leur bravoure, les Sicans sont extrêmement cruels envers leurs prisonniers; ils les torturent jusqu'à la mort, ou bien les condamnent pour la vie à des travaux extrêmement durs; c'est

surtout contre les Européens qu'ils montrent cette atrocité; le malheureux qui tombe entre leurs mains ne doit s'attendre à aucune grâce; hommes, femmes, enfans tombent sur lui tous à la fois; on lui découpe la chair, on le pince, on le brûle, on lui coupe un bras ou une jambe, on lui enlève la chevelure. Cette opération barbare s'exerce principalement sur un ennemi tué ou resté sur le champ de bataille. Elle est effectuée par les chamans qui font d'abord une incision sur la peau autour de la tête, et ensuite l'enlèvent en tirant les cheveux. La tête est coupée et jetée, ou bien fichée sur un pieu en guise de trophée. Depuis que les Sicans ont des fusils et de petits canons que leur fournissent les marchands des Etats-Unis, ils ne font plus grand usage d'arcs et de flèches.

En été ils se nourrissent de fruits sauvages, de poissons frais et de la chaire des mammifères amphibies. En hiver ils vivent principalement de saumon sec, d'huile et de rogue de poisson, surtout de harengs, et ils en ont toujours une bonne provision. Dès que ces poissons se montrent sur la côte, les Sicans se réunissent et les poursuivent avec une activité remarquable. Pour recueillir la rogue, ils se servent de branches de pin sur lesquelles elle s'attache facilement, et où elle sèche. Ensuite on la met dans des paniers ou

des trous creusés exprès en terre, et on la conserve ainsi. Il faut ajouter à ces mets une espèce de goëmon et des gâteaux faits d'écorce de mélèze, qui ont un pied de surface carrée et un pouce d'épaisseur. Ils font, comme tous les sauvages, rôtir leurs viandes au bout de baguettes de bois, ou bien la font cuire dans des marmites de métal que les colons russes ou les commerçans leur vendent : les riches ont de la faïence d'Europe, les pauvres n'ont que des jattes de bois qu'ils font eux-mêmes, et de grandes cuillères en bois ou en cornes de mouton sauvage.

Les barabras des Sitcans sont vastes et de forme carrée; les parois sont en planche. Le toit ressemble à ceux de l'Europe septentrionale, excepté qu'il y a dans toute la longueur une ouverture large de deux pieds pour laisser sortir la fumée. Il n'y a pas de fenêtres; les portes sont si petites qu'il faut beaucoup se baisser pour y entrer. Le foyer est dans un grand trou carré, au milieu de la maison; chez les riches il est entouré de planches, et l'espace qui le sépare de la paroi, divisé en différens compartimens pour les familles unies par les liens de la parenté qui demeurent ensemble. Des tablettes en planche sont attachées aux parois pour les besoins du ménage.

Leurs pirogues sont faites avec le tchaha, bois léger qui croit plus au sud. On les creuse dans un

seul tronc d'arbre; il y en a d'assez grandes pour porter soixante hommes; j'en ai vu qui avaient quarante-cinq pieds de long; elles n'en ont ordinairement que trente; elles vont très-bien à la pagaye quand la mer est tranquille. Les grandes servent pour la guerre, ou pour le transport de plusieurs familles d'un lieu à un autre. Les petites sont pour la pêche ou pour toutes les occupations qui n'exigent pas beaucoup de bras. Elles sont très-ingénieusement construites.

Les mœurs et les usages des Sitcans ne diffèrent pas de ceux des insulaires de Cadiak, toutefois les premiers semblent aimer davantage les divertissemens; car ils chantent et dansent continuellement. Ils brûlent les morts et déposent dans des coffres de bois les cendres et les ossemens qui n'ont pas été consumés; ces coffres sont placés sur des poteaux ornés de figures peintes ou sculptées, suivant la richesse du défunt.

En prenant possession de leur nouveau comptoir, les Russes détruisirent au moins une centaine de ces monumens. A la mort d'un toyon et de tout personnage distingué, on égorge un de ses esclaves et on le brûle avec lui. La même cérémonie barbare s'observe lorsqu'un homme de conséquence bâtit une maison neuve, avec cette différence que dans cette occasion la malheureuse victime est enterrée. L'on brûle le corps

